

CAHIER CRITIQUE



Monrovia, Indiana de Frederick Wiseman

## Visions surnaturelles

par Camille Bui

Après *In Jackson Heights* (2015) et *Ex Libris—The New York Public Library* (2017), Frederick Wiseman continue de devancer les attentes et nous livre un nouvel opus en forme de contrepoint aux États-Unis multiculturels de ses récents films new-yorkais. Si c'est encore la vie des citoyens ordinaires qui attire son attention, il tourne cette fois au cœur de l'Amérique des électeurs de Trump, dans le Midwest, à Monrovia, petite ville de l'Indiana comptant 1 400 habitants. Dans ce qui forme la suite de son œuvre, conçue comme « un seul et même film », Wiseman est fidèle d'une part à sa méthode d'observation et d'écoute en cinéma direct, d'autre part à ce montage en archipel qui rend l'expérience de la projection de ses films si particulière. Là encore, à Monrovia, pas de révélation progressive de l'intériorité des personnes à l'écran, ni d'enchaînements causaux auxquels amarrer notre conscience. Mais toujours ce regard qui voyage à l'horizontal, d'un lieu comme d'une séquence à l'autre, selon un parcours rhizomatique, qu'aucune logique autre que purement cinématographique ne peut justifier.

Dans *Monrovia, Indiana*, l'avancée surprend par sa rapidité et son énergie. École, café, pizzeria, commission d'urbanisme, cimetière, salle de spectacles, garage, exploitations agricoles, élevage, coiffeur, tatoueur, club de charité, clinique vétérinaire, magasin de vins et spiritueux, église, armurier... sorte d'inventaire à la Péric de « tout ce qui fait une petite ville du Midwest ». En deux heures trente, la caméra se pose successivement dans pas moins d'une quarantaine de lieux, pour y saisir, avec une précision extrême, un moment choisi d'existence quotidienne : le temps d'une coupe chez le coiffeur, d'une discussion au comptoir du bar sur des camarades d'enfance disparus, d'une chorégraphie de lycéennes ou de la traversée d'un champ par une moissonneuse. Mais s'il adopte une démarche cartographique, le film évite brillamment l'écueil du catalogue d'anecdotes, car chaque lieu de la carte est affecté d'une vraie densité de présence. Présence du cinéaste, avec une vivacité d'attention toujours impressionnante chez le maître documentariste, présence des habitants de Monrovia, qui jouent avec un grand sérieux leurs rôles

dans tous les moments de la vie publique.

D'une situation à l'autre, se dessine ainsi le fonctionnement interne d'une communauté qui s'organise depuis l'intérieur de ses espaces privés, qui sont comme autant de parcelles fermées et séparées, reliées par des rues évidées, où l'on circule en voiture. Le contraste est frappant avec l'espace commun des films new-yorkais mis en mouvement, lui, par des forces de démocratisation et d'ouverture cosmopolite. À Monrovia, au contraire, le territoire apparaît centripète, autosuffisant, comme si tout était assigné ici à sa place « naturelle » : les enfants à l'école, les morts de la guerre civile au cimetière (et au ciel), les hommes au bar, les femmes au fitness, les animaux à la ferme puis dans les rayons du supermarché, les céréales dans les champs exposés à une pluie d'engrais chimiques. Un ordre horizontal et vertical ramassé dans la formule « *One Nation under God* ».

Mais à la surface de cette naturalité exagérée, le film fait grandir un lancinant sentiment d'étrangeté. Si, au début, le regard semble glisser avec une curiosité ouverte sur tous les rituels quotidiens, le montage fait peu à peu planer un manque sur la normalité de cette petite ville si ordonnée, si cohérente. Dans son horizon d'accumulation exhaustive, *Monrovia, Indiana* finit par insister sur un invisible, qui est ce bizarre manque d'un manque : au sein de cet univers clos, il n'y a point de dehors, d'altérité et donc de conscience du monde au-delà du rassurant chez-soi. Le territoire existentiel du « nous » de

Monrovia ne s'étend que vers l'au-delà divin prêché par les Évangélistes.

La subtilité de l'art critique de Wiseman tient dans sa façon de ne pas se loger dans un retournement des apparences, qui nous les ferait revoir au prisme de ses propres valeurs. La folie de l'Amérique version Trump surgit ici, non pas par le truchement d'un geste ou d'une métaphore idéologique pointant d'un doigt accusateur la circulation des armes à feu, l'inégalité entre hommes et femmes ou la religion qui la prône. La force critique de *Monrovia, Indiana* se constitue au contraire sans surplomb, dans un épuisement littéral des apparences, par la densité du temps qui permet d'habiter chaque prise et chaque séquence, d'écouter les bruits naturels ou mécaniques, de rendre prégnante la matière végétale, minérale, organique, lumineuse, comme celle des gestes, des corps, des visages, des objets ou des signes.

Et ce rythme étonnant du montage, à la fois étiré et vélocité, a tendance à faire virer au paranormal les mises en scène ordinaires. Telle cette cérémonie de remise de la médaille de la loge maçonnique par ses « frères » à un vieil homme chancelant : étrange moment où se mêlent le formalisme rituel et l'informalité caractéristique

CAHIER CRITIQUE



de la socialité à l'américaine, en un écho inattendu à *Twin Peaks*. Ou encore cette vente aux enchères de machines agricoles qui consiste en un défilé solennel de tracteurs, commenté par la voix d'un hallucinant maître de cérémonie, comme lancée dans une longue incantation mystique. L'accumulation de ces cérémonies quotidiennes dans *Monrovia, Indiana* produit un effet de fiction dans lequel réside la magie du réalisme wisemanien : cette capacité à mettre en vibration un dedans où tout semble tourner (en) rond, avec un dehors surgi de l'autre-cinéma. C'est par cette insistance discrète du regard que

Wiseman parvient à déstabiliser la cohérence du mythe de l'américanité, et non simplement à le retourner, en y ramenant une part de mouvement, d'étrangeté surnaturelle qui fait se fissurer l'image d'un « monde » tournant sur lui-même. ■

**MONROVIA, INDIANA**

États-Unis, 2018

Réalisation, montage, son Frederick Wiseman

Image John Davey

Production Frederick Wiseman, Karen Konicek

Distribution Zipporah Films, Météore Films

Durée 2h23

Sortie 24 avril

